

second lieu, une réputation de cancre qu'il sut, d'ailleurs, conserver dans la suite...

Plus que tout autre le nouveau condamné devait languir derrière les grilles de sa prison ; Pierre s'y ennuya consciencieusement et le conseil de famille y fut traité de belle façon à l'heure des confidences intimes !... Mais il y avait les vacances, le Conseil de famille n'y pouvait rien, heureusement, et, pendant les vacances, on menait joyeuse vie, comme autrefois, aux Fougerets.

Aux Fougerets la cuisine était excellente et la cave meilleure encore ; aussi, à l'automne, une bande de vaillants chasseurs tombait-elle régulièrement chez Guillaume, l'hôtel modèle, riche, jeune, célibataire et d'humeur facile ! Sa maison était à tout le monde et chacun s'y installait à sa guise et sans façon. Le jour on courait les bois et les champs, le soir on fumait, on buvait, on jouait surtout ! Les arts d'agrément avaient aussi place au programme ; le grand salon possédait un piano, généralement faux, sur lequel Guillaume exécutait, bon an mal an, deux ou trois valse de sa connaissance. Les amateurs s'y escrimaient à loisir suivant leurs préférences ou leurs aptitudes ; quelques-uns chantaient, d'autres tapaient. Les fanfares de chasse et les sonneries de régiment y alternaient avec les cavatines italiennes.

Quand le sort malmenait trop rudement le grand Piogé, il lui arrivait de jeter les cartes pour venir exhiler sa mélancolie dans une romance sans paroles, la plus langoureuse de son répertoire, mais alors l'heureux gagnant, prenant d'assaut la place au piano, jouait à tour de bras une marche triomphale et c'était pour finir, un charivari qui faisait hurler les chiens sous les fenêtres.

Les soirées musicales étaient le pire supplice de la pauvre tante Paule, mais il n'était pas le seul. Pendant cette période bruyante et agitée, elle vivait confinée dans son appartement, prenant seule ses repas, et ne se hasardant plus au jardin que lorsqu'elle était bien sûre que " tous ces mauvais sujets " avaient quitté les Fougerets pour plusieurs heures.

Au contraire de Pierre, et quoiqu'elle les connaît presque tous depuis leur enfance, les amis de Guillaume étaient ses ennemis, particulièrement le grand Piogé, dont les exemples et les conseils, pensait elle, avaient été funestes à Guillaume et le devenaient aussi à Pierre.

Malheureusement, si tante Paule trouvait plus d'une occasion de gémir, c'était toujours en silence et dans le secret de son cœur ! Elle ne se jugeait pas autorisée à élever la voix devant Guillaume pour un blâme ou un reproche, à peine pour un conseil, ce titre de tante, qui eût légitimé au moins le conseil, étant un titre honorifique seulement, qui ne lui appartenait pas en réalité.

De tout temps Guillaume le lui avait donné, par déférence, mais il ne savait pas au juste quel degré de parenté les unissait.

Tante Paule était pauvre, vieille fille et isolée, et portait le nom de Faverge, pour toutes ces raisons elle avait été généreusement recueillie aux Fougerets par son cousin, le père de Guillaume. C'était au temps de la petite enfance de celui-ci, il avait donc toujours connu " tante Paule, " et, lorsqu'à la mort de son père il était devenu le maître des Fougerets, rien n'avait été changé à ses rapports avec sa vieille parente : elle avait gardé son appartement, sa place à table, son fauteuil au salon, au coin du feu, pendant l'hiver, près de la fenêtre pendant l'été, et aurait trouvé l'existence très douce encore, n'eût été l'invasion annuelle des camarades et les visites fréquentes du grand Piogé. Elle aimait Pierre, quoiqu'elle le vit relativement peu, et s'inquiétait de son avenir autant que sa nature moutonne pouvait s'inquiéter, mais elle n'avait pas plus d'influence sur lui que sur Guillaume ; le grand Piogé, son adversaire, en avait bien davantage et c'était le grand Piogé qui, en ce moment même, entraînait au mal, du même coup, le tuteur et le pupille :

I

Pierre, cependant, était resté un instant immobile sur la route, indécis et ne sachant trop, maintenant,

ce qu'il allait faire de lui jusqu'à l'heure du dîner. Mais, la force de l'habitude l'ayant amené devant le petit sentier qui allait à la rivière, il le prit et arriva, sans y penser, au bord de l'eau, devant son port.

Selon l'usage la place était libre mais Pierre ne tira pas, cette fois, grand profit de sa conquête, il manquait d'entrain.

Pendant près d'un quart d'heure il se livra à l'inno-cent plaisir de jeter des cailloux dans l'eau, puis—on se lasse de tout—il commença à trouver l'occupation monotone et allait chercher mieux lorsque tournant sur lui-même, il se trouva tout à coup, face à face avec sa locataire. Il ne l'avait pas entendue venir, cependant, moins nerveux qu'elle, il fut surpris seulement de la rencontre, et son cœur n'en battit pas plus vite.

Mme Audran, de son côté, semblait aujourd'hui, tout à fait à l'aise : elle s'avança vers lui la main tendue et, sans perdre son temps en cérémonies inutiles, comme on aborde un invité :

—Vous avez l'air désœuvré, dit-elle en souriant, voulez-vous me faire maintenant la visite que j'ai manquée tout à l'heure ?

Pierre avait la franchise un peu brusque, il se mit à rire :

—Manquée !... répéta-t-il avec un hochement de tête malicieuse.

Et, mis en confiance par cet accueil familier :

—C'est à dire que vous n'avez pas voulu nous recevoir, ajouta-t-il à brûle-pourpoint.

Puis, changeant de ton aussitôt, et d'un air de condoléance :

—Les visites vous ennuiant, n'est-ce pas ? reprit-il, comme je comprends cela !

Elle ne put s'empêcher de rire ; pourtant elle se détourna, l'air gêné, et porta les mains à ses yeux, comme pour rajuster ses lunettes, en réalité pour cacher ses joues devenues brillantes.

Pierre resta stupéfait ; il n'aurait jamais cru qu'une vieille dame pût encore rougir, et Mme Audran avait positivement rougi... Jusqu'au front... jusque sous ses cheveux blancs !

—Vous vous trompez, dit-elle très vivement, j'aimerais les visites... particulièrement les vôtres, mais je me suis fait une loi de ne voir personne. Je regrette de n'avoir pu recevoir M. Faverge (ici la teinte rose de ses joues, qui avait déjà pâli, s'accentua de nouveau) mais... et elle hésita, mais c'est impossible, reprit-elle, de plus en plus embarrassée, je travaille beaucoup... j'y suis forcée ! et j'ai besoin du tout mon temps...

Pierre avait levé la main comme pour l'arrêter :

—Oh !... Je vous en prie, balbutia-t-il, très rouge, à son tour et tout penaud, je... j'ai été indiscret... je n'aurais pas dû dire cela !

Elle eut pitié de son embarras et, reprenant un ton léger :

—Au contraire ! s'écria-t-elle, nous voilà intimes, bon gré mal gré ; vous avez forcé mes confidences, en retour vous me ferez les vôtres et nous serons amis ; est-ce dit ?...

Et, cette fois, elle lui tendit les deux mains.

C'était fait !... Elle le prenait par surprise, sans qu'il sût pourquoi et comment, mais il n'y avait plus à s'en dédire !

C'était drôle pourtant, et la bonne dame se montrait capricieuse ; tout à l'heure elle refusait de le voir et maintenant, non seulement elle le pria de rester, mais elle lui offrait son amitié, lui demandait la sienne comme une faveur ! L'exclusion était-elle donc pour Guillaume seulement ? Mais pour quelle raison ?...

Cette raison, Pierre la chercha et crut bientôt l'avoir trouvée :

—Moi, se dit-il, je ne comptais pas ! Elle peut me prendre et me laisser à sa guise, tandis que les autres... sans doute, avec les autres ce serait tout différent, et puisqu'elle veut garder son temps et sa liberté... Pauvre femme ! c'est dur de travailler à son âge !

Dans l'opinion de Pierre, c'était dur à tout âge... Ah ! il en avait long à dire sur ce chapitre, ils allaient se comprendre à merveille tous les deux !

Mme Audran s'était assise sur une grosse souche, apportée là jadis par Pierre, pour ses longues séances

de pêche à la ligne. D'un geste qui, déjà, lui devenait familier, il la vit assujettir ses lunettes noires sous ses bandeaux, puis, tirant la coulisse d'un grand sac de velours vert qui pendait à son bras, elle en sortit une pelote de laine et un crochet de bois. A voix basse, pendant un instant, elle compta des points et des tours et enfin, relevant les yeux :

—Asseyez-vous, dit-elle, et racontez-moi quelque chose.

Mais Pierre ne bougea pas et, d'abord, ne raconta rien ; tout rêveur, il l'examinait...

La laine glissait vite entre ses doigts encore agiles, et des mailles se formaient... des jours... des dessins... C'était bien là sa première vision de " la vieille dame " ; c'était bien ce que, d'avance, il avait dépeint à Martel. Il ne s'était pas trompé... oui, c'était tout à fait cela !

Eh bien, non ! ce n'est pas cela ; et il s'est trompé ; Il ne regrette plus du tout le vieux monsieur, ni la famille nombreuse, avec tous ses garçons. Ces gens-là lui auraient gâté sa Chanterie, tandis qu'elle... Elle, c'est quelqu'un et ce n'est personne ! Il est chez elle, et pourtant il se sent chez lui ! Avec elle il est tout seul et, en même temps, il a un camarade, mais un camarade tout différent des siens ! Ce n'est pas non plus une vieille dame comme les autres, malgré ses pelotes de laine et son grand sac de velours ; elle ne ressemble pas du tout à tante Paule, par exemple, ni à la sœur de M. le curé, qui porte aussi des lunettes, pourtant, et des robes noires.

De fait, elle ne ressemble à personne !

On lit, il est vrai, du chagrin, du souci, dans le mouvement de sa tête souvent penchée, dans le pli triste qui se forme quelquefois au coin de sa lèvre, et sa figure douce et pâle, son air faible et timide, lui ont fait pitié, à leur première rencontre ; mais elle s'anime facilement et alors elle n'est plus du tout ce qu'on croyait d'abord ! Quand son front se relève, quand ses lèvres s'ouvrent pour scurire, c'est une transformation... On ne voit plus ses cheveux blancs, elle n'est plus vieille, elle n'est plus pâle et faible ! Son sourire est resté très jeune. Elle devait rire souvent, autrefois, de ce même rire, franc et joyeux, le rire des caractères bien faits et des consciences sans reproche ; le beau rire d'une heureuse nature, non pas insouciant, mais philosophe et endurante, forte de sa confiance en elle-même, de son courage et de sa résignation.

Mme Audran a dû être cela et doit l'être encore ; sous sa faiblesse on sent que cette force lui est restée. et c'est ce qui fait dire à Pierre, sans bien comprendre pourquoi, quand il la voit rire :

—Ce n'est pas une vieille dame comme les autres !

C'est ce qui a vaincu si vite ses anciennes préventions.

—Elle n'est pas ennuyeuse du tout, se dit-il, tout repentant du mouvement d'humeur qu'il a eu, à son arrivée, contre sa locataire ; et comme elle comprend bien mes goûts ! je suis sûr qu'elle aimerait à se promener en bateau avec moi... nous y arriverons !

Tout en ruminant son projet, il tira sur la chaîne du skiff, et l'approchant du bord, il s'installa sur la banquette et, nonchalamment, se balança sur l'eau.

Mme Audran laissa tomber son ouvrage sur ses genoux et, après une seconde d'hésitation, montrant de la main, le nom peint en rouge sur le côté du bateau :

—Pourquoi " Marguerite ! " demanda-t-elle brièvement, et presque à demi-voix.

—C'est le nom de ma sœur, répondit Pierre ; et, devant sa surprise au mouvement qu'elle fit :

—Cela vous étonne que j'ai une sœur ? reprit-il en riant, moi aussi !... attendu que je ne la connais pas.

—Comment ?...

—Ou, du moins, je ne la connais que par ses lettres ; elle m'écrit de temps en temps un petit sermon bien gentil, mais, vous savez... les sermons, de si loin, cela perd son effet et Marguerite...

Il s'interrompit ; Mme Audran l'écoutait avec attention, et il avait cru l'entendre soupirer ; mais non, elle se mit à rire, au contraire, et reprenant son ouvrage :

(A suivre)